

Yves Raguin, s.j. — *Au-delà de son rêve... Délia Tétreault*. Montréal : Fides, 1991, 485 p.

Les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception étaient en droit d'attendre un ouvrage historique à la hauteur de l'œuvre qu'elles ont menée aux quatre coins du monde. Déception : l'ouvrage du Père Yves Raguin est celui d'un spiritualiste, sans doute de grande valeur, mais dépourvu de formation historique. On se demande pourquoi avoir lancé un tel livre dans le grand public. Il est clair que Raguin a voulu produire une biographie pour aider à une cause de béatification. Comme il l'écrit, il essaie de découvrir le « ressort profond » de l'action missionnaire de Délia Tétreault qui a une « vision de l'Église universelle... en avance sur son époque » (8 et s.). Cette biographie « sera écrite de l'intérieur » (10). Le lecteur est donc avant tout face à un itinéraire spirituel, à une histoire de l'action de la grâce avec, en filigrane seulement, quelques faits importants de la vie de D. Tétreault pour servir de balises à une histoire de vocation.

Délia Tétreault, née en 1865, est fille de cultivateur. Orpheline à l'âge de deux ans, lorsque sa mère âgée de trente ans décède en donnant naissance à son neuvième enfant, elle est adoptée par un oncle et une tante. Un jour, dans un rêve, la petite fille voit un champ de blé dont les épis se transforment en têtes d'enfants. De là vient sa première inspiration de fonder un institut missionnaire. À treize ans, elle ressent déjà un vif intérêt pour la vie religieuse. Par la suite, son éducation spirituelle sera imprégnée de jansénisme. Influencée par la spiritualité de l'esclavage spirituel de saint Louis Grignon de Montfort, il lui arrive de se voir comme un « pauvre misérable ver de terre » ou de terminer ainsi ses lettres : « Votre indigne esclave » (160). Expressions qui situent l'atmosphère spirituelle d'une époque que l'auteur a négligé de décrire.

Le but que D. Tétreault se fixe ne sera pas atteint aisément. Refusée au Carmel de Montréal, elle entre chez les Sœurs Grises de Saint-Hyacinthe d'où elle ressort après deux mois. La raison en est, selon Raguin, que « le Seigneur la laisse chercher sa voie » (43). De vagues directions lui sont données dans ses rêves prémonitoires où défilent des religieuses vêtues de bleu et la Sainte Vierge, de blanc.

De 1891 à 1900, D. Tétreault se dévoue à l'œuvre de Béthanie, fondée par le Père Pichon pour s'occuper des immigrants pauvres, surtout des Italiens. En 1901, elle se retire chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame pour se former à la vie religieuse. L'année suivante, M<sup>gr</sup> Bruchési permet la fondation de l'École apostolique dont le but est de fournir des sujets aux congrégations missionnaires. Cette école apostolique sera dirigée par une « association » de type religieux qui est bel et bien le début de l'Institut des Missionnaires de l'Immaculée-Conception. En 1904, Rome autorise la fondation du nouvel institut. L'année suivante, Délia Tétreault prononce ses vœux perpétuels et prend le nom de Sœur Marie du Saint-Esprit. L'École apostolique n'aura servi que de tremplin pour lancer l'œuvre missionnaire.

En 1909, six missionnaires partent pour la Chine. Commencent, à Montréal, des quêtes dans les églises et des tournées en ville et à la campagne pour recueillir des aumônes. Là-bas, en Chine, les religieuses sont vite chargées d'une crèche, d'un orphelinat et d'une léproserie. Tout cela en pleine révolution chinoise, de 1911 à 1914, fait à peine mentionné en quelques mots au lieu d'être présenté de façon à comprendre le contexte difficile de ce début d'œuvre missionnaire.

À Montréal, Sœur Marie du Saint-Esprit multiplie les œuvres pour développer son institut : ouvriers, retraites fermées, propagande, travail pour les Chinois du Canada, diffusion des œuvres pontificales de la Sainte-Enfance et de la Propagation de la Foi, fondation de la revue missionnaire *Le Précurseur* qui, en informant sur l'œuvre missionnaire, incite les lecteurs à faire des aumônes. Enfin, les Missionnaires de l'Immaculée-Conception rédigent, impriment et diffusent *Le Messager de la Sainte-Enfance*.

À l'extérieur du pays, les religieuses s'implantent non seulement en Chine mais aussi aux Philippines, pays chrétien où elles mettent sur pied une école d'infirmières et une école pour enfants chinois. En 1924, elles ouvrent une mission à Rome, utile pied-à-terre pour s'assurer la protection du Vatican. Elles y acquièrent une propriété qui leur permettra d'avoir un jardin d'enfants et d'enseigner aux pauvres. Enfin, toujours à Rome, elles dirigent le « Fourneau économique » où elles reçoivent 200 miséreux par jour.

On se demande pourquoi l'auteur cesse de parler de l'œuvre en 1930 alors que la fondatrice ne meurt qu'en 1941 et que le travail des Missionnaires de l'Immaculée-Conception se poursuit jusqu'à aujourd'hui.

Il est surprenant qu'une maison d'édition comme Fides ait publié un livre qui nuit à sa réputation. Un ouvrage mal composé d'où l'axe temporel semble absent : on avance et on recule dans le temps. Des retours qui engendrent d'innombrables répétitions. Par exemple, c'est à dix reprises au moins que Raguin fait quitter Béthanie par Délia Tétreault. Le dire une fois suffit. Que de fois, au cours du volume, revient-il sur la léproserie en Chine. Bref, le texte pêche par manque de regroupement des idées. La structure est mauvaise.

Cette faiblesse de construction vient en partie de la pauvreté des sources — essentiellement la correspondance qui venait à l'intéressée de ses « Pères spirituels » ; ses propres réponses sont en partie perdues, semble-t-il. L'auteur se base aussi sur des témoignages de personnes qui l'ont connue : on aimerait bien pouvoir établir la crédibilité de ces témoignages presque tous béatifiants. Enfin, l'étude repose sur une certaine littérature missionnaire : la bibliographie, très pauvre, donne environ soixante-dix articles dont près de soixante sont puisés dans ce périodique de propagande qu'était *Le Précurseur*. Raguin n'a même pas inclus dans sa bibliographie *Le Canada français missionnaire du Chanoine Lionel Groulx*. En résumé, un nombre insuffisant de documents sérieux, mais beaucoup d'éloquence pour convaincre le lecteur de la sainteté de Délia Tétreault.

Enfin, on se serait attendu, dans la description d'une œuvre missionnaire qui embrasse le monde, à voir une carte détaillée des missions des Missionnaires de l'Immaculée-Conception. Tout au moins, le lecteur aurait apprécié une table des matières dont la pagination renvoie aux bonnes pages. Tel n'est pas le cas.

L'œuvre de Délia Tétreault offrait une belle occasion de mettre en évidence le fait que sa fondation, contrairement à bien d'autres, n'ait pas été un projet masculin mais bien un projet de femme, réalisé par une femme. Par ailleurs, il aurait été intéressant de montrer jusqu'à quel point son inspiration — dont Raguin parle fréquemment — a éveillé ses compatriotes à la dimension missionnaire.

Espérons que pour écrire leur histoire de 1930 à aujourd'hui, les Missionnaires de l'Immaculée-Conception choisiront une personne canadienne, formée à la méthode historique tout autant que sympathique à leur spiritualité et à leur œuvre.

Micheline Dallaire  
*Université d'Ottawa*

\*\*\*

David M. Rayside — *A Small Town in Modern Times: Alexandria, Ontario*.  
Montréal : McGill-Queen's University Press, 1991, 336 p.

Une étude sur la petite ville ontarienne d'Alexandria peut sembler à prime abord un sujet d'intérêt local, voire régional. L'ouvrage de David Rayside, qui traite particulièrement des rapports entre francophones et anglophones de cette ville majoritairement française dans une province anglaise, en fait toutefois un sujet qui dépasse les frontières de l'est ontarien.

Pour effectuer son travail, l'auteur a réalisé plus de 150 interviews avec des résidents francophones et anglophones du comté de Glengarry, où se trouve Alexandria. Le premier chapitre du livre, qui en compte sept, résume les témoignages de ces personnes. Une première lecture indique que la plupart de ces gens sont fiers de leur région et de leur ville. Par ailleurs, ils considèrent les relations entre les communautés linguistiques assez harmonieuses.

Le deuxième chapitre s'attarde à l'évolution économique de la région et de la ville. En un siècle, l'agriculture perd de son importance au profit de la petite industrie, qui s'est particulièrement diversifiée dans les années 1980. La ville profitera de sa proximité avec Montréal et son important marché ainsi que de sa localisation aux frontières du Québec. En effet, à la fin des années 1970, des entrepreneurs anglophones, mécontents du climat linguistique québécois, s'installent à Alexandria. Cette diversification ne conduira cependant pas à une croissance démographique, puisque la population de la ville demeure stable depuis 20 ans, soit à un peu plus de 3 000 habitants. Bref, Rayside brosse un tableau économique assez dynamique de la ville.

Le chapitre suivant traite du monde du travail, caractérisé par des salaires peu élevés. En fait, le revenu moyen des familles d'Alexandria est bien en-deçà de la moyenne ontarienne. Cet écart réside dans la structure industrielle de la ville qui repose sur des petites entreprises où la plupart des travailleurs ne sont pas syndiqués. La présence d'établissements provinciaux, d'écoles et d'un hôpital a néanmoins permis l'émergence d'une classe de professionnels bien rémunérés qui contribuent au développement économique de l'endroit.

Rayside consacre son chapitre suivant aux rapports inégaux entre les hommes et les femmes d'Alexandria. En effet, ces rapports demeurent traditionnels, tant sur le marché du travail, où les femmes occupent des postes non qualifiés, qu'à la maison, où elles sont responsables de la majorité des travaux domestiques. Sur le marché de l'emploi, le salaire moyen des hommes, en 1985, était de plus de 17 000 \$ alors que celui des femmes était de 10 000 \$, soit un écart de 56 p. 100. Les hommes, disposant de plus de loisirs, sont aussi plus actifs dans les associations et les clubs sportifs. Bref,